

Écrire une anthropologie, écrire une philosophie.

Françoise Héritier et Gilles Deleuze en regard

Stefano Montes

Professeur à l'Université de Tartu, Estonie

Résumé : Dans la présente contribution, je me pose la question des rapports qui s'instaurent entre les idées et les conventions d'écriture de ces idées, entre les processus de conceptualisation et les formes de codification que chaque discipline impose à ses auteurs. Les disciplines que je prends en compte sont l'anthropologie et la philosophie. Par choix méthodologique, au lieu de résumer les idées de deux auteurs, je me concentrerai sur des textes courts afin de montrer leur prégnance discursive et afin de mettre en évidence les modalités de leur construction sémantique. Les textes courts que j'analyse sont l'avant-propos d'Héritier à Masculin/Féminin et l'avant-propos de Deleuze à Critique et clinique. Par la comparaison de ces deux avant-propos, je montre quels sont les modèles interprétatifs des deux auteurs et la sélection des catégories, appartenant au métalangage spatial, qui les constituent.

Mots clés : sémiotique de la culture, archéologie du savoir, anthropologie de l'anthropologie.

Abstract : In my article, I investigate the connections between ideas and writing conventions, the processes of conceptualization and codification imposed on academics by their own fields, namely anthropology and philosophy in this article. I will limit my study to short texts in order to show their discursive construction and their semantic structure. The texts that I scrutinize are Héritier's foreword to Masculin/Féminin and Deleuze's foreword to Critical and Clinical. By comparing the two forewords, I draw attention to both authors' interpretative models and how they select categories, belonging to spatial metalanguage, which characterize their models.

Keywords: semiotics of culture, Archaeology of Knowledge, anthropology of anthropology.

La discipline est un principe de contrôle de

la production du discours

Foucault, L'ordre du discours

On pourrait croire, à une lecture hâtive du titre, qu'il s'agira dans la présente contribution de résumer une manière de pratiquer l'anthropologie et une manière de faire de la philosophie et de commenter ces résumés en procédant par comparaisons de grands ensembles théoriques. Ou bien, on pourrait croire encore qu'il s'agira d'extraire des concepts clés de l'anthropologie de Françoise Héritier et de la philosophie de Gilles Deleuze pour les discuter les uns par rapports aux autres sans tenir compte de l'ancrage qu'opèrent les textes qui les situent. Une telle démarche 'récapitulative' et 'essentielle'

n'est sans doute pas dépourvue d'intérêt, mais va à l'encontre de l'approche qu'on entend suivre ici de façon plus restreinte. Cette étude part du postulat que les concepts entretiennent un rapport d'*isomorphisme* avec les textes qui les 'accueillent' et que ceux-ci donnent aux concepts une 'manufacture' et un ancrage inévitable et nécessaire sans lesquels ils seraient un « murmure insaisissable » : l'emplacement et la forme, les textes et les concepts vont de pair et sont étroitement liés. Par conséquent, plutôt que de faire référence à l'ensemble de la pensée de deux spécialistes (tâche fort difficile, vu la portée et la profondeur de leur travail), on préfère analyser ici, par choix méthodologique et par modestie interprétative, des textes précis et simples en apparence : l'avant-propos de Françoise Héritier à *Masculin/Féminin* et l'avant-propos de Gilles Deleuze à *Critique et clinique*. Cette contrainte de départ n'empêchera pas une prise en compte 'par extraction' d'autres fragments de texte. Elle ouvre la voie également à une visée plus généralisante concernant les rapports qui s'instaurent entre les idées et les conventions d'écriture de ces idées, entre les processus de la conceptualisation et les formes de codification que chaque discipline impose, implicitement ou explicitement, à ses auteurs.

Le choix de négliger l'essence des idées d'Héritier ou de Deleuze (l'essence correspondant souvent à un 'résumé' des idées dans certaines études scientifiques), et le choix d'analyser au contraire deux textes courts et simples, a la finalité spécifique de mettre en évidence la construction sémantique, ainsi que certains fondements épistémologiques de la conceptualisation des deux auteurs telle qu'elle se dépose dans le tissu narratif et discursif de leur avant-propos. L'analyse de textes courts, plutôt que des 'idées générales', permettra de se concentrer sur la 'dimension générique' de ces textes, sur le rapport qui s'instaure entre la forme d'un contenu et la forme correspondante de l'expression, ainsi que sur l'opposition existant entre une 'conception essentielle' et une 'conception par circulation' des discours. L'anthropologie et la philosophie sont les deux disciplines expressément choisies comme 'cadre de référence' parce qu'elles sont normalement entendues comme deux *formations discursives* qui privilégient deux directions complémentaires mais parfois différentes de la connaissance. L'anthropologie est souvent une pensée plus pratique sur l'Autre (d'une autre culture) et liée à l'expérience de terrain, tandis que la philosophie est souvent une pensée plus abstraite, une spéculation sur le Soi et sur l'Autre (de sa propre culture). Or, dans ces courts textes, un trait qui suscite un fort intérêt chez le linguiste réside précisément dans le croisement de ces 'chemins d'intelligibilité des hommes et du monde, du soi et de l'autre' : chez ces deux auteurs la vie des individus et des collectivités, ainsi que des concepts et des formes, constituent un ensemble à la fois théorique et pratique sur l'altérité et la différence. Le fait que pour parler de leur discipline, pour situer leurs concepts, Héritier et Deleuze utilisent un métalangage fondé sur un champ sémantique qui fait référence à l'espace est un autre point central, et une concordance en apparence surprenante entre eux. Par conséquent, pour aborder cette problématique conceptuelle interdisciplinaire qui associe et superpose des similitudes et des différences, on adoptera dans cette étude une démarche comparative qui trouvera dans le *dehors* d'une discipline et dans la *ligne de fuite* d'une pensée singulière l'avantage d'un parcours en partie déjà esquissé par le tracé du regard croisé. Au lieu de la prise en compte d'une seule discipline, on relèvera donc le défi de la fuite vers le près de l'autre, vers la déterritorialisation du loin du même. Si on voulait simplifier, on pourrait affirmer qu'on voudrait essayer de répondre, dans la suite de la présente contribution, à une question seule : voir comment les deux auteurs utilisent individuellement, chacun à sa façon, ce métalangage spatial et comment celui-ci s'agence avec les autres éléments de la construction sémantique du texte et du discours de leurs disciplines. Le choix d'un métalangage pour parler d'un langage-objet quelconque est inévitable et sa mise en relief est fondamentale pour plusieurs raisons : en plus de concourir à (i) la caractérisation d'un genre de texte spécifique (tel que l'avant-propos) et à (ii) la définition d'une discipline (l'anthropologie ou la philosophie), (iii) le métalangage informe l'organisation de la cohérence d'une pratique individuelle (par exemple, celle d'Héritier et de Deleuze). Et un avant-propos est en quelque sorte un 'faire' et un 'dire' conjugués ensemble, sous forme condensée, pour les lecteurs d'un ouvrage : la réalisation

d'une pratique et d'une énonciation concentrée (dans une 'ossature' remarquablement concise et efficace dans sa raréfaction) qui s'adresse à un public potentiel modélisé par le tissu de la narration. C'est justement pour montrer cette interaction complexe qui se constitue entre la fonction auteur, la fonction texte et la fonction lecteur que seront visés ici, dans une perspective fondée sur une approche comparative, plus particulièrement un genre textuel, deux disciplines différentes et des pratiques individuelles.

Une fois définis les préalables théoriques, les finalités prévues et les principes d'orientation méthodologique, on peut commencer par aborder l'avant-propos d'Héritier à *Masculin / Féminin*. Celui-ci est un texte qui illustre à la fois une manière plus générale de pratiquer l'anthropologie et la position plus spécifique de l'auteur sur la question du genre masculin/féminin. Les exemples apportés par l'anthropologue, ainsi que les anticipations sur ses propres recherches de terrain, ont pour fonction de communiquer à un public potentiel de lecteurs un message : ce dont on parle dans le livre. Pour ce faire, l'anthropologue doit forcément se doter du rôle d'émetteur d'un message et d'écrivain d'un texte. Héritier ne peut donc pas s'empêcher d'avoir recours, quoique implicitement, à un modèle de la communication, un modèle en mesure de transmettre l'ampleur de la signification de ses recherches où des stratégies d'émission renvoient à des stratégies de réception. L'émetteur et le récepteur d'un message, il faut le signaler, ne sont pas des entités données une fois pour toutes, des entités constituées en dehors de la communication, mais sont eux-mêmes deux pôles 'modalisés' aussi bien par la forme que prend le message que par le contexte à l'intérieur duquel ce message se situe. S'il y a donc des individus en chair et en os qui s'échangent des messages, il est aussi vrai qu'il existe des énonciateurs inscrits dans les textes qui accueillent ces messages, des messages qui ne coïncident pas forcément avec les individus qui les ont émis à l'origine. Ces formes de la communication et ces délégués à la parole sont disséminés dans les textes : ils s'interrogent et se répondent ; ils font appel au lecteur ou ils le remplacent dans l'attribution du rôle de récepteur ; ils prennent la responsabilité de ce qu'ils disent ou bien ils la refusent ; ils justifient le travail de l'auteur ou ils font semblant de l'ignorer ; ils se réfèrent à d'autres auteurs ou ils camouflent leur présence. Bref, pour revenir à notre anthropologue, on peut affirmer qu'entre Héritier et les lecteurs en chair et en os il y a toute une *configuration discursive et narrative* à prendre en compte qui constitue une dimension fascinante à étudier d'un point de vue linguistique et épistémologique. À partir de ce constat, une première hypothèse amènerait à dire que la signification des textes (y compris des avant-propos) ne serait qu'une dimension parallèle, peut-être intéressante, mais somme toute dissociable du véritable faire anthropologique et philosophique, dissociable de la connaissance abstraite qui caractériserait, au moins en partie, toute discipline. L'autre hypothèse, celle adoptée ici, consiste à affirmer que la connaissance (anthropologique, philosophique ou autre) fait partie intégrante de la dimension textuelle et que celle-ci la formalise et lui prête *consistance*. Cela revient à dire, en paraphrasant Foucault, qu'au lieu d'un discours tout fait et *à priori*, il y a un ordre de ce discours qu'il faut analyser en tant que trait constitutif des disciplines ; parallèlement, derrière la substance d'un auteur paraissant régler le jeu du discours, il existe une fonction-auteur qui fait surface ou semble disparaître dans des pratiques discontinues qu'il est nécessaire (et inévitable) de situer. Du point de vue de la communication, donc, dans un état synchronique donné, au lieu d'affirmer la continuité du 'dire' d'un auteur-émetteur avec son 'dit' (souvent déjà prêt et préétabli dans la confection que paraît lui fournir une discipline), on renverse le rapport de présupposition logique et on analyse les stratégies d'émission et de réception, de persuasion et d'interprétation investies dans ses textes pour remonter à la reconstitution de ce 'dire'.

Dans cette perspective, le souci linguistique s'associe au regard épistémologique et sollicite la formulation d'une série de questions centrales : qu'entend-on par écriture anthropologique ou philosophique ? En quoi consiste une écriture dite scientifique ? Comment le procès instable de la recherche qui amène à ce produit définitif qu'est le livre est-il conçu ? Et quels sont les moyens narratifs les plus appropriés pour rendre

ce procès ? À propos de la préface de Dumézil, contenue dans le volume *Naissance d'Archanges*, Greimas rappelait que : « S'il est intéressant de voir comment l'auteur conçoit le procès de la production du discours de la recherche, il ne l'est pas moins de suivre pas à pas la façon dont il raconte son déroulement. On s'aperçoit que les intentions affichées s'y trouvent comme submergées par des flots de procédures discursives qui relèvent d'un faire et d'une écriture dits scientifiques qui les dépassent parce qu'elles sont de nature sociolectale et/ou parce que l'auteur les utilise au nom d'une certaine éthique de la recherche » (Greimas 1983 : 174). Si Greimas ne parle pas de procès de la recherche, mais de « procès de la production du discours de la recherche » il y a une raison : cette différence subtile lui permet de ne pas s'engager dans l'acte effectif d'un faire volatil et dans le discours de la connaissance en tant que procès et devenir insaisissable. D'ailleurs, on peut se demander s'il est effectivement possible de saisir directement le devenir de la recherche ou s'il est au contraire inévitable d'avoir recours à la médiation narrative et à l'ancrage d'un genre textuel.

D'un point de vue plus général, on peut dire que la connaissance et le savoir ne sont pas des assomptions dérégées d'éléments extérieurs à la langue et déjà constitués dans une substance donnée d'avance, donc des éléments à posséder une fois pour toutes au travers d'un système de discontinuités toutes faites. Ils sont en réalité des 'objets' pourvus de traits sémantiques modélisés dans le dynamisme de la culture. La connaissance appartient à l'univers du discret et de l'interrelation et peut, par conséquent, être prise en compte par une sémantique de la subjectivité (le sujet de la quête) et de l'objectivité (l'objet visé) qui situent la modulation de l'intersubjectivité sur la base d'invariants et de variants culturels. Cette modulation se cristallise, dans sa manifestation, et se transforme grâce au dynamisme même de la *quête* humaine. Dès lors, s'il n'est peut-être pas possible de saisir directement le flot continu de la connaissance en tant que processus et dans son immédiateté, on peut tout de même s'occuper de la manière dont un sujet entre en contact avec un savoir, le reçoit et le fait circuler dans l'interaction narrative et discursive avec d'autres sujets, et ce, afin de repérer les modèles de la communication qui gouvernent ces mécanismes et les traits sémantiques dont dépendent, pour leur actualisation, les sujets et les objets. *L'incipit* de l'avant-propos d'Héritier est, à ce propos, exemplaire puisqu'il pose, brillamment et simplement, la question plus large de la modélisation à la fois d'un acte de communication et d'un faire spécifique relatifs à sa recherche (ou mieux, à un ensemble de recherches échelonnées dans le temps). À ce niveau, on peut aussi réfléchir, en suivant Greimas, à la manière dont les 'intentions affichées' s'accordent avec les procédures discursives d'un 'faire scientifique de nature sociolectale' tel que celui confié au texte d'Héritier. Il est évident qu'une discipline n'est pas le résultat d'un seul acte individuel, d'une *parole* singulière, mais qu'elle est souvent la superposition et l'accumulation d'une conceptualisation stratifiée qui devient, à un moment donné, un ensemble de règles opérationnelles et de production de savoir, une *langue* sur laquelle construire ces actes individuels. Une piste de recherche consiste alors à renverser l'option traditionnelle et à se concentrer, plutôt que sur les différentes écoles de pensée pour en repérer les cristallisations du savoir, sur des textes courts et exemplaires afin de constituer un noyau de traits invariants à vérifier sur d'autres textes et à partir desquels élaborer des modèles sémantiques plus généraux qui révèlent les (dis)continuités de production et de réception du savoir. Il n'est donc pas question ici d'illustrer une recherche accomplie, mais de désamorcer un tel travail où les intentions des spécialistes, leurs volontés et leurs pratiques individuelles, s'adaptent aux règles à suivre ou s'en éloignent en innovant et en créant de règles nouvelles de production du savoir scientifique. Les intentions d'Héritier sont manifestes dès l'*incipit* de son avant propos :

« Ce livre est composé à partir de travaux sur la question du masculin et du féminin, écrits et publiés au cours des dix dernières années. Il a paru utile à quelques-uns de mes collègues et de mes lecteurs, et à moi-même, de présenter ces réflexions sur la différence des sexes en un ensemble cohérent. » (Héritier, 1996 : 9).

À un premier regard, ce passage ne semble donner que des informations neutres et directes au public des lecteurs sur le thème du livre : la question du masculin et du féminin. En réalité, il contient aussi une justification personnelle et privée en apparence concernant l'opération qui consiste à rassembler en un seul volume des articles déjà publiés séparément pendant une période de temps très étendue. Pourquoi faut-il justifier cette opération et pourquoi commencer un avant-propos par un tel passage ? D'un point de vue plus général, est-il possible de considérer l'*incipit* d'un écrit d'anthropologie comme un véritable *lieu stratégique* (à la manière d'autres textes tels que les romans ou les nouvelles) où se mettent en place des stratégies narratives et des catégories sémantiques constitutives du texte tout entier ? Il est inévitable que les *incipit* des avant-propos des textes scientifiques contiennent des informations sur l'occasion qui a amené les auteurs à leur publication, et certains d'entre eux affichent le souci de poser dès le début et avec clarté le sujet précis du livre. Raconter l'occasion et définir clairement le sujet constituent deux points effectivement récurrents dans les avant-propos. Dans le cas d'Héritier, de surcroît, il y a un supplément d'information : c'est comme si l'auteur voulait affirmer qu'elle avait été sollicitée à 'considérer comme utile' la présentation de ses réflexions éparses en un seul livre grâce aussi à l'intervention de ses collègues et de ses lecteurs. Sémiotiquement parlant, on pourrait dire que l'auteur, figurativisé par le « moi-même » (en troisième position seulement après « collègues » et « lecteurs »), a eu besoin d'*adjuvants* spécifiques (et affichés dans l'avant-propos) pour se décider à la publication de l'ensemble sous forme d'un seul volume.

Derrière leur simplicité, ces quelques lignes d'Héritier suggèrent alors tout un théâtre de négociations qui a eu lieu entre l'auteur et ses collègues (ainsi qu'entre l'auteur et ses lecteurs habituels) et qui a conduit à la publication du livre. En plus de son rôle spécifique de syntagme, dégagant sa signification par la position occupée à l'intérieur du déroulement de la narration de l'avant-propos, ce 'théâtre des négociations' ouvre des pistes interprétatives intéressantes sur la manière de concevoir la recherche elle-même de la part d'Héritier. On pourrait avancer l'hypothèse que selon Héritier, une fois accomplie et confiée à des articles qui fixent leur contenu, la recherche fait dès lors partie du passé, du déjà 'dit' et qu'il n'est plus nécessaire de revisiter ses découvertes et ses opinions. Autrement dit, l'auteur trouve 'utile' de mettre à disposition l'ensemble des recherches en un seul volume pour que ses lecteurs puissent les consulter plus facilement, sans envisager d'autres changements concernant le contenu des articles. L'utilité dont parle Héritier consisterait alors dans la possibilité, pour ses lecteurs, d'un accès plus direct à ses recherches qui, autrement, seraient disséminées dans des publications diverses et éloignées dans le temps. Pour avancer dans cette direction et pour vérifier la prégnance de cette hypothèse, on peut appeler à l'aide, comme le prévoit la démarche comparative adoptée ici, l'avant-propos de Deleuze et voir quels sont les traits de ressemblance et de dissemblance qui s'instaurent entre les deux *incipit*. Curieusement, l'*incipit* de Deleuze est effectivement semblable et en même temps différent pour plusieurs aspects :

« Cet ensemble de textes dont les uns sont inédits, dont les autres ont déjà paru, s'organise autour de certains problèmes. Le problème d'*écrire* : l'écrivain, comme dit Proust, invente dans la langue une nouvelle langue, une langue étrangère en quelque sorte. Il met à jour de nouvelles puissances grammaticales ou syntaxiques. » (Deleuze, 1993 : 9).

Si l'on compare les deux *incipit* on se rend compte de la différence de positionnement conceptuel des deux auteurs. Héritier a besoin de justifier son travail (figurativisé par le lexème « réflexions »), tandis que Deleuze ne mentionne qu'en passant que son livre est un « ensemble » à la fois de textes inédits et parus qui tourne « autour de certains problèmes ». Si Héritier s'arrête sur l'« utilité » de l'opération, Deleuze au contraire néglige cette information et met dès le début l'accent sur le sujet du livre, c'est-à-dire sur l'écriture considérée comme un « problème ». Et encore : si Héritier se soucie de ses lecteurs, Deleuze formule directement la question qui l'intéresse sans citer un destinataire

virtuel de sa communication. Dans l'avant-propos d'Héritier se situe un modèle de la communication explicite qui prévoit un émetteur (Héritier sous la couverture figurative du « moi-même ») et un récepteur (sous la couverture figurative de « mes lecteurs ») qui s'échangent des messages et qui collaborent ensemble pour atteindre une finalité (la publication du livre), tandis que dans l'avant-propos de Deleuze on ne voit que l'élan de l'auteur vers le futur de la recherche et la mise en relief des difficultés rencontrées dans le passé.

Si les deux auteurs, de manière semblable, affichent clairement dès le début le sujet du livre et la cohérence de l'ensemble (pour Héritier cela correspond à 'la différence de genre', pour Deleuze à 'l'écriture'), la différence se pose au contraire dans la façon de concevoir le savoir : d'une part, les « réflexions » dont parle Héritier et, de l'autre, le « problème » évoqué par Deleuze. Si les « réflexions » appartiennent au passé, les « problèmes » sont peut-être encore à résoudre et demandent une projection dans le futur. De cette manière, les réflexions d'Héritier s'opposent aux problèmes de Deleuze, tout comme le passé s'oppose au futur et la désinvolture (présupposée par la réflexion) aux difficultés (rencontrées en abordant ces problèmes). La mise en regard des deux *incipit* permet ainsi plus facilement de saisir les similitudes et les différences qu'il y a entre deux spécialistes de domaines différents, mais surtout entre deux conceptions diverses de la recherche et du savoir. Dans l'*incipit* d'Héritier, par exemple, on peut également y voir une hésitation de l'auteur entre la recherche active et sa vulgarisation (et diffusion) pour les lecteurs. Cette hésitation se poursuit entre la publication d'articles (contenant des réflexions liées à un moment spécifique de la recherche) et la publication d'un livre (composé d'articles déjà parus), un livre qui n'entraînerait pas d'efforts supplémentaires de la part de l'auteur. La vulgarisation (et la diffusion) de la recherche ne sont-elles pas si utiles que cela pour Héritier ? Ou s'agit-il plutôt d'une question d'effort associé au travail de découverte de la recherche, une conception de la recherche qui est une sorte de lutte contre les disparités établies entre hommes et femmes ? À ce sujet, on peut déjà anticiper la réponse en considérant ce qu'elle dira par la suite :

« De la permanence des idées et des pensées de la différence ainsi mises à jour ne doit pas naître le constat que tout effort pour faire disparaître les disparités établies est condamné inexorablement à l'échec, mais au contraire la certitude que pour mieux lutter, encore faut-il connaître, pour adapter le combat, la nature de l'ennemi. » (Héritier, 1996 : 10).

La manifestation dans cette partie du texte de l'*isotopie* du combat semble confirmer l'hypothèse selon laquelle, pour Héritier, l'effort et la recherche (ainsi, comme on le verra, que le travail de 'fouille' et de 'dévoilement') doivent être conjugués ensemble. On peut alors conclure que l'hésitation d'Héritier à diffuser ses recherches éparées en un seul volume n'est pas le produit d'un jugement sur son propre travail déjà conclu, mais le privilège accordé à la recherche comme véritable combat : une fois qu'on termine un combat, il faut le recommencer par un nouvel article. Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse chez Héritier d'une recherche associée à un état terminatif ou à une lutte (ou les deux ensemble), les choses se passent autrement chez Deleuze. On n'aperçoit pas d'hésitation chez Deleuze. Dans son avant-propos, on remarque au contraire le déroulement d'une pensée en mouvement et en devenir, une pensée qui puise dans ses recherches passées pour se 'reterritorialiser' dans le présent et s'élancer vers le futur.

De ce point de vue, il est légitime de se demander s'il ne s'agit pas, plus particulièrement, d'une différence qui existe entre deux disciplines en partie différentes telles que l'anthropologie et la philosophie. En effet, dans la première, on se préoccupe surtout de l'Altérité, et celle-ci acquiert une épaisseur incontournable pour le chercheur qui essaie de se projeter en dehors de sa culture et de son identité pour saisir la culture Autre (au point de transformer cette projection en combat, comme il est évident pour Héritier) ; dans la deuxième, on insiste souvent sur ce qui est intérieur à une culture qu'on essaie de comprendre par l'évolution de la pensée elle-même sur elle-même (au point de convertir

cette pensée en espaces à reformuler, comme on pourra remarquer chez Deleuze). Bien que cette hypothèse ne soit pas à exclure en soi ou dépourvue de solidité historique, il faut aussi accorder un poids remarquable au rôle joué par l'*aspectualisation* : malgré les différences, les deux auteurs 'décourent' la recherche en focalisant sur les modalités aspectuelles reliées à l'action cognitive. Pour Hérítier la recherche est de l'ordre de l'*inchoatif* et du *terminatif*, un combat (à adapter à la nature de l'ennemi) qui trouve son insertion ponctuelle dans des articles éparés ; pour Deleuze la recherche est au contraire de l'ordre du procès et du *duratif*, une invention qui déplace les frontières spatiales fixes et qui produit, dans ce déplacement, un devenir continu de la pensée. Dans cette optique, le passage brusque et initialement inexplicable du pluriel au singulier (« de certains problèmes » au « problème ») trouve son emplacement théorique. Relisons ce fulgurant *incipit* :

« Cet ensemble de textes dont les uns sont inédits, dont les autres ont déjà paru, s'organise autour de certains problèmes. Le problème d'*écrire* : l'écrivain, comme dit Proust, invente dans la langue une nouvelle langue étrangère » (Deleuze, 1993 : 9).

On peut interpréter ce passage du pluriel au singulier comme le résultat de deux raisons co-occurentes et complémentaires : (i) l'effet d'une pensée en mouvement qui s'ajuste à mesure qu'elle se déploie dans la syntaxe des énoncés ; (ii) la reproduction du simulacre du procès qui s'affiche et qui se met à nu dans sa progression. De plus, à ce procédé de mise en procès (et ajustement) on peut ajouter la composition particulière de l'ensemble du texte de Deleuze qui situe les énoncés par avancement bipolaire, ou par répétition, et qui contient un 'effet de torsion' entre cette organisation poétique préminente et le fort relief affiché par l'enchaînement de l'argumentation. On pourrait paraphraser Deleuze et appliquer à son procédé d'écriture (et de pensée) les principes qu'il dégage de la langue de l'écrivain, de la langue de Proust : il invente la langue dans le déploiement même de ses concepts en laissant transparaître les aspérités du parcours et la transgression des découpages, en renversant le dedans et le dehors du langage. Dans ce contexte, à l'instar du rapprochement inhabituel d'un singulier et d'un pluriel, le rassemblement d'articles inédits ou parus en un seul livre n'est pas en soi un inconvenient dû au hasard, mais un positionnement théorique précis qui montre que le flottement conceptuel ne s'arrête pas de l'un à l'autre (pluriel/singulier ; inédit/paru), mais devient un procès non marqué par la phrase ou par l'édition. En définitive, Deleuze délie ce qui paraît être une identité et lie ce qui paraît être une altérité.

Il faut alors souligner encore, en guise de résumé dans cette comparaison des deux *incipit*, qu'un faire informatif, en apparence direct et clarificateur concernant le sujet d'un livre, se révèle être tout un parcours de recherche personnelle exprimant des formes de communication diverses : la communication transitive avec le public pour Hérítier, la communication réflexive avec sa pensée pour Deleuze. Et si pour Hérítier la recherche se fait à partir des Autres (et donc utile à communiquer pour ces fins, pour ses lecteurs qui sont aussi des autres), pour Deleuze l'altérité a un rôle aussi déterminant :

« [...] l'écrivain, comme dit Proust, invente dans la langue une nouvelle langue, une langue étrangère en quelque sorte. Il met à jour de nouvelles puissances grammaticales ou syntaxiques. Il entraîne la langue hors de ses sillons coutumiers, il la fait *délirer*. » (Deleuze, 1993 : 9).

Deleuze parle lui aussi d'altérité, d'une autre altérité : celle qui est générée par l'écriture et à l'intérieur d'une langue. Pour définir l'écriture il a recours à la langue, à ce qui est étranger et nouveau, à ce qui transgresse l'ordre du grammatical et du syntaxique. Pour saisir une identité (l'écrire) il renvoie à une altérité (la langue). Il parle de l'écrire comme d'un seul ensemble et de la langue comme d'un ensemble à découper dans son intérieur, à sous-diviser donc en parties contiguës. L'écriture, enfin, n'est pas une identité fixe mais un procès : un écrire. L'écrire n'est pas à proprement parler le résultat d'une séparation entre ce qui est 'le propre' et ce qui est 'l'étranger', la séparation entre une

langue standard et une langue Autre, mais le découpage dans 'un intérieur déjà défini en soi' d'une identité langagière nouvelle. Il s'agit de l'invention d'une nouvelle langue à l'intérieur de la langue, d'un procédé par lequel se crée l'étranger. Ce dispositif, propre à Deleuze, donne la priorité à l'espace mais ne néglige pas la syntaxe de la séparation ; il valorise la création de sous-ensembles hétérogènes en même temps que la disjonction de l'unité et de la multiplicité. D'ailleurs, dans cet ordre d'idée, on peut se demander si Deleuze entend viser plus spécifiquement l'écriture artistique ou, par abstraction, définir l'écriture (mieux encore : l'écrire) tout court en tant qu'effet d'une mise en correspondance d'ensembles différents de la langue, d'une langue spatialisée. On pourrait déjà envisager cette différence entre l'écriture et la langue comme un premier ordre de séparation implicite d'ensembles à définir par une nouvelle correspondance entre le problème et l'invention : le problème d'écrire et l'invention d'une nouvelle langue. Cela amène à focaliser notre attention sur l'importance des opérateurs sémantiques de disjonction et de conjonction utilisés dans le discours de Deleuze et les éléments à mettre en correspondance dans la syntaxe des conjonctions et des disjonctions :

« Mais aussi le problème d'écrire ne se sépare pas d'un problème de *voir* et d'*entendre* : en effet, quand une autre langue se crée dans la langue, c'est le langage tout entier qui tend vers une limite 'asyntaxique', 'agrammaticale', ou qui communique avec son propre dehors. » (Deleuze, 1993 : 9).

Malgré l'importance qu'acquiescent ces opérations, on ne peut pas passer sous silence qu'un élément essentiel dans cette syntaxe du discours de Deleuze est constitué par l'espace et par sa redistribution. Celui-ci est vu comme la matière première à façonner, décomposer et remodeler. Dans la formulation de l'altérité, il faut par conséquent mettre en relief le rôle joué par les opérations portant sur la 'séparation' (le lexème qui figurativise la disjonction), mais encore plus la fonction remplie par la modélisation de l'espace et de ses frontières. Cet aspect est significatif pour les raisons suivantes : cela permet à Deleuze de redéfinir ensemble les frontières entre des identités et des espaces, entre les frontières elles-mêmes en termes de dehors et de dedans, en retraçant aussi bien la profondeur (de la densité) que l'horizontalité (de l'étendue). La langue est également conçue de manière double et mouvante : (i) comme un ensemble à l'intérieur duquel il faut inventer un autre ensemble (un dedans où il faut découper un autre espace) et (ii) comme un outil sur lequel l'écrivain travaille pour arracher l'altérité du coutumier (un dehors qu'il faut faire sortir de son dedans).

Fondamentalement, Deleuze utilise l'espace pour parler de la créativité de l'écrivain, mais cet espace n'est pas pensé avec un dehors et un dedans immuables ou fixes, mais comme un ensemble où on peut laisser des traces de son travail, des traces qui renversent les valeurs pré-établies du dedans et du dehors. Ce procédé est appliqué à ce point radicalement que 'sortir des sillons' est vu comme un éloignement par rapport à la normalité et la proximité du délire. Peut-on ainsi dire, comme on a souvent affirmé, que Deleuze valorise la surface et refuse la profondeur ? On peut affirmer, mieux, qu'il s'agit d'un renversement du dedans et du dehors qui transgresse la fixité de valeurs : en définitive, un renversement qui valorise la spatialisation par ensembles plutôt que par seules surfaces. En effet, s'il est certain que sortir des sillons correspond à une métaphore qui trouve son fondement principalement dans un espace horizontal, il est également vrai que Deleuze parle de découpage à l'intérieur d'une nouvelle langue, dans son 'dedans' : s'il ne descend pas dans la verticalité pure de l'espace, il découpe et réarrange conceptuellement en passant d'une entité (la langue commune) à une autre (la langue de l'écrivain), d'un ensemble à l'autre. Mais que fait à ce sujet Héritier ? Comment considère-t-elle la recherche et comment l'espace interagit-il avec l'anthropologue qui veut connaître ? Si pour Deleuze le travail de l'écrivain sur l'espace de la langue est équivalent à la création d'une altérité, pour Héritier l'espace dans sa dimension verticale est constitutif de la découverte de la vérité, de la manière qu'un chercheur a de procéder afin de l'obtenir :

« Je lui ai donné comme sous-titre : La pensée de la différence. De quoi est-il question en effet dans ce texte ? Non pas de conter et compter la nature, les variations et les degrés de la différence et des hiérarchies sociales établis entre les sexes dans toutes les parties du monde, mais d'essayer d'en comprendre, sur le mode anthropologique, les raisons. Il s'agit de débusquer dans les ensembles de représentations propres à chaque société, des éléments invariants dont l'agencement, bien que prenant des formes diverses selon les groupes humains, se traduit toujours par une inégalité considérée comme allant de soi, naturelle. "Les progrès de la raison sont lents, les racines des préjugés sont profondes", écrivait Voltaire. Ce sont ces racines que je voudrais exposer aux regards, à défaut de pouvoir les extirper. Comme on le verra, la question amène à fouiller dans des secteurs cachés de notre imaginaire d'être humain, par rapport au corps et aux fluides qu'il sécrète, surtout. » (Héritier, 1996 : 9).

Le sous-titre remplit la fonction d'éclaircir le titre et d'apporter une information supplémentaire aux lecteurs sur le sujet du livre. Cela devrait éliminer toute ambiguïté interprétative et introduire la question centrale dont s'occupe Héritier. En réalité, l'auteur utilise le sous-titre comme *connecteur argumentatif* pour commencer à exposer le véritable contenu du texte. Cela veut dire que s'il est indiscutable que Héritier parle du contenu, il est aussi vrai qu'en même temps elle dessine le 'parcours idéal' d'une recherche et la manière effective de la réaliser. La question que se pose Héritier n'est alors qu'une manière d'exposer le thème du livre comme si celui-ci était un faire de nature oppositionnelle, le faire d'un chercheur dans l'acte d'accomplir son travail et d'en exclure un autre potentiellement envisageable. Autrement dit, au lieu d'expliquer directement les résultats de son travail ou d'anticiper objectivement les thèmes contenus dans son livre, Héritier propose à leur place deux parcours possibles de la recherche, résumés par trois verbes, dont l'un incarne sa conception de l'anthropologie : (i) « conter » et « compter » ou (ii) « comprendre ». Par cette opposition, on produit un effet de légitimation et de valorisation : un parcours est écarté tandis que l'autre est accepté, l'un est simplement nommé par différence tandis que l'autre est effectivement pris en charge. Or, ces deux parcours de la recherche, définis par des verbes qui dénotent des actions précises, acquièrent une forte connotation dans le discours cognitif de l'auteur : si « compter » se présente sous l'égide du calcul et de l'objectif (et « conter » appartient à l'ordre du dire), « comprendre » se situe au contraire du côté du subjectif et de l'individu qui tend à s'investir personnellement dans ses projets. En outre, la compréhension n'est pas un processus autonome, mais elle est l'expression d'un effort et d'un essai : « essayer [...] d'en comprendre les raisons ». La forme même de l'essai implique l'investissement d'un sujet qui s'applique dans cette pratique qu'est la compréhension.

On a donc la présentation de deux manières de faire la recherche qui sont, par principe, deux *types de rationalité* qu'on peut adopter pour obtenir des finalités diverses. La rationalité pour laquelle opte Héritier va au-delà des variations, des degrés et des hiérarchies sociales et se situe du côté des « raisons ». Cette présentation, par une mise en place de différences, constitue alors un dispositif argumentatif de relief pour la valorisation d'un prototype de la recherche ; plus simplement, Héritier aurait pu ne pas citer ce qu'elle décide de ne pas choisir et aurait pu afficher son choix sans citer les alternatives. Tout au contraire, l'auteur 'expose' le faire qu'elle a choisi par des oppositions qui montrent, dans le tissu de son discours, à la fois la *détermination* d'être claire sur l'exclusion opérée (et sur la sélection préférée) et la *valorisation* positive de son parcours. Dans ce sens, il faut souligner qu'un avant-propos peut être considéré comme une sorte de *langue*, un système d'oppositions paradigmatiques qu'on décide soit d'afficher dans le texte soit de laisser dans leur virtualité oppositionnelle. En même temps, on peut voir dans un avant-propos une *parole* transgressive qui combine dans le texte des paradigmes autrement inconciliables du système de la *langue*. Les renvois entre les paradigmes et les syntagmes, renvois qui ne sont pas tous pré-établis d'avance dans le discours de l'avant-propos, peuvent être le résultat de manipulations discursives individuelles ou au contraire l'emboîtement de ces discours dans les codes sociaux qui les génèrent – une

adhésion aux valeurs culturelles pré-constituées ou leur transgression. Il est alors utile de voir comment des textes dépourvus, de prime abord, de contenu poétique ou des textes simples tels que les avant-propos deviennent des champs d'interaction discursive entre les éléments de la *langue* et de la *parole*, entre un savoir collectif et un savoir individuel (ou au moins affiché en tant quel tel).

Dans cette perspective, on pourrait se demander par exemple pour quelle raison et pour quelle finalité Hérítier décide de montrer les alternatives, les possibilités de la recherche, si, en fin de compte, le choix est déjà affiché dans le résultat de son travail de terrain déjà accompli. D'ailleurs, il faut le rappeler, comme dans tout avant-propos cette présentation sélective de la part d'Hérítier fait partie d'un paquet d'informations qu'on ajoute à la fin de la recherche ethnographique et de l'écriture du texte correspondant. Autrement dit, l'avant-propos qu'un lecteur peut lire au début d'un ouvrage n'est qu'une introduction qu'on écrit à la conclusion du travail et qui anticipe les thèmes du livre dans l'optique d'établir une *fonction phatique* et une *fonction conative* entre l'auteur et le lecteur potentiel. Pour quelle raison, on pourrait se demander, Hérítier se propose-t-elle d'écarter le travail sur les variations et les degrés et d'adopter la démarche qui valorise la compréhension des raisons ? Plus simplement, on pourrait répondre métaphoriquement, en anticipant les conclusions, que l'auteur désire 'aller au fond des choses' sans s'arrêter aux détails, aux variations. Mais que veut dire au juste 'aller au fond' et par quelle homologation de catégories sémantiques se produit cette opération de descente verticale ? En quelle mesure, l'espace est-il concerné dans cette question ? L'hypothèse qu'on peut formuler est la suivante : en opposant les deux parcours de la recherche anthropologique, Hérítier montre, par différence, sa préférence et la valeur qu'elle attribue au trajet qui 'débusque les invariants'. En d'autres termes, elle construit ce qu'en sémiotique on appelle une *objet de valeur* (à obtenir après une *performance*) et parallèlement la valorisation euphorique d'un faire (en soi conçu comme neutre pour le lecteur) qui permet cette acquisition. Il s'agit, plus particulièrement, de la présentation d'une recherche sous forme d'un récit où il y a un *sujet de la performance* (une sorte de héros narratif et argumentatif) qui doit lutter contre des ennemis et des adversités afin d'atteindre les finalités prévues et d'obtenir en échange les récompenses dues. Ces finalités (et récompenses) doivent être clairement comprises comme telles (au moins dans des textes dits scientifiques) par les récepteurs de la communication auxquels on s'adresse, c'est-à-dire comme des valeurs positives et bénéfiques. Dans ce sens, il est alors possible de montrer les alternatives négatives (*dysphoriques*) qui se présentent au sujet de la performance et de les écarter pour élire des finalités positives (*euphoriques*). La présentation de deux parcours, dont l'un est exclu à l'avantage de l'autre, constitue un moyen de construction de la valeur du parcours choisi.

Cette 'stratégie' de valorisation narrative et discursive est spécifique à Hérítier mais entretient un rapport étroit avec les valeurs proposées et acceptées dans la culture occidentale. On peut se demander par conséquent comment, dans notre culture, on attribue des valeurs positives à une recherche et comment se constitue une finalité. Deux modalités largement reconnues de valorisation (d'une tâche et de ses finalités) sont par exemple l' 'élévation' et la 'profondeur'. Hérítier, de sa part, décide de valoriser l'unicité (les invariants) par rapport à la multiplicité (les variations) et de situer l'unicité de l'être invariant' dans la profondeur des couches verticales de l'espace que le *sujet de la performance* doit pénétrer afin d'en enlever la surface d'apparence et de préjugé. Le chemin qu'elle a choisi de parcourir, un parcours de la découverte des raisons et de l'engagement personnel, se met en œuvre selon deux modalités qui conjuguent ensemble la figure du combattant et la descente verticale pour arriver jusqu'à l'essence des choses. Si l'investissement personnel, sous le *rôle thématique* du combattant, permet de s'adapter à l'ennemi et de mieux lutter, le travail de fouille et d'extirpation des racines profondes constitue le faire qui déplace l'obstacle et dévoile la vérité. Du point de vue du montage de l'argumentation (correspondant au refus d'un faire et à l'acceptation d'un autre), on adopte un déroulement par *virtualisation* de paradigmes et par *actualisation* de

syntagmes. Le paradigme affiché est le suivant :

(a) «conter et compter la nature, les variations et les degrés de la différence» vs (b) «essayer d'en comprendre les raisons»

Par contre, l'agencement des syntagmes est le suivant :

(i) «réflexions sur la différence des sexes» → (ii) «essayer d'en comprendre les raisons» → (iii) «débusquer des éléments invariants»

La présentation de certains paradigmes est aussi l'occasion pour le narrateur d'opérer des sélections et de construire des codifications plus abstraites («compter», «conter» vs «comprendre») ou plus figuratives («débusquer», «fouiller», «extirper», « dévoiler»). Le parcours de la recherche du *sujet cognitif* se réalise à partir d'une isotopie qui organise l'espace théorique et pratique en le délimitant comme surface horizontale et en le prévoyant comme profondeur verticale : en effet, la quête des invariants de la part de l'anthropologue est accomplie grâce à un discours dont les lexèmes clés sont « débusquer », « racines profondes », « extirper », « fouiller », « secteurs cachés », « exposer aux regards », « dévoilement ». Ce qui est caché dans les profondeurs doit revenir à la lumière, grâce à l'effort du *sujet de la performance*, pour pouvoir être exposé aux regards du *sujet juge* qui émettra une *sanction* portant sur son faire scientifique. Si le rôle de sujet de la performance est rempli par l'anthropologue, le sujet juge est rempli par un actant collectif qui est le produit d'un syncrétisme de l'énonciateur-narrateur et du lecteur auquel on s'adresse et qui est représenté au niveau lexical par un pronom personnel au pluriel : « Il nous faut admettre [...] ». Des catégories appartenant à l'espace (le haut et le bas, la verticalité et l'horizontalité) sont conjuguées avec un programme d'actions selon lequel la tâche principale du *sujet de la performance* consiste donc à combattre un ennemi qui a l'apparence de l'obscurité et qui trouve son refuge dans les profondeurs de l'espace :

« Il est donc urgent et toujours nécessaire, toujours d'actualité, de comprendre les raisons profondes de cette mise en sujétion. C'est bien ainsi qu'il faut entendre ce livre, comme un déchiffrement de choses obscures, enfouies, qui peut être aussi un déchiffrement de notre avenir. L'action est possible parce que le réel n'est pas entièrement déterminé, certes, mais aussi parce qu'aucun système de représentation n'est clos totalement sur lui-même. Tous présentent des béances, des failles, et négocient au coup par coup avec le réel. Aucun ne va jusqu'au bout de sa logique ; tous supportent des exceptions. Ce sont ces béances, ces ouvertures, qui, si nous savons les voir, permettront d'engager des actions réfléchies. » (Héritier, 1996 : 12).

À un investissement de plus en plus fort du discours cognitif, on associe une plus grande définition et *spécification hyponymique* de la quête : « comprendre » devient alors une action (« débusquer ») qui se transforme en un travail spécifique (« fouiller ») et en véritable dispositif herméneutique (« dévoilement »). La dimension cognitive de la pensée prend la modulation concrète de l'action avec un sujet qui est confronté à des obstacles (« les racines des préjugés sont profondes ») et à des échecs possibles (« à défaut de pouvoir les extirper »). La logique d'objectivation du savoir est, elle aussi, représentée sur l'axe de la verticalité : « Ce sont ces racines que je voudrais exposer aux regards » ; « C'est bien ainsi qu'il faut entendre ce livre, comme un déchiffrement de choses obscures ».

Le discours cognitif de l'avant-propos d'Héritier est donc très raffiné et bien articulé du point de vue narratif et argumentatif : on y met en œuvre des oppositions (« conter »

vs « comprendre ») et des constructions hyponymiques (« réflexions », « comprendre », « débusquer »), une approche littérale et plus abstraite (« comprendre ») à côté d'une transposition figurée (« extirper »), des rapports de cause à effet (« fouiller » → « exposer aux regards »), etc. Ce sont autant de mécanismes qui contribuent à la mise en scène d'un sujet de la quête qui est censé posséder un savoir dont l'action opérationnelle dépend de l'acquisition de *compétences* spécifiques. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, on voit bien alors que même dans un simple avant-propos le domaine de la constitution d'un savoir (ici le savoir anthropologique) n'est pas séparable du domaine de l'action et que la dimension cognitive est étroitement associée à la dimension pragmatique. De plus, dans l'avant-propos d'Héritier on remarque que ce qu'on appelle l'« agir » est conçu de manière plus figurative qu'abstraite et que cet « agir » se relie à un prototype de l'imaginaire occidental. À ce sujet, ce passage de Jullien est particulièrement significatif : « Notre herméneutique s'est construite sur cette opposition de plans : d'une part, la figuration imagée, offerte au regard ; de l'autre, le sens spirituel caché sous elle. Pour relier l'un et l'autre, une image s'est elle-même imposée, celle du « voile » ou du « vêtement ». « Langes », « enveloppe » ou « couverture » (*involumentum, integumentum, involucrum*). Sous l'extérieur de l'expression littérale un sens « mystique » est à découvrir. Le rôle du commentateur est de travailler à son dévoilement ; il est d'en déshabiller la leçon, qu'elle soit philosophique ou théologique : de lui ôter le manteau fabuleux qui la dissimule aux yeux du vulgaire pour la faire apparaître dans son authenticité. Ce revêtement de l'image ne manque pas d'être ambigu. Car il cache, mais pour mieux laisser voir ; et le voile n'est là que pour être soulevé. Il faut à la fois passer par lui et s'en détacher, son écran est à traverser. En même temps qu'il nous attire par son caractère imagé, il nous enjoint de tourner le regard au-delà de lui. La réalité est derrière, accessible à d'autres yeux. » (Jullien, 1995 : 287). En définitive, un modèle interprétatif tout entier est représenté dans l'avant-propos d'Héritier par l'utilisation à la fois d'une quête du savoir (et de l'action), dont la finalité est le dévoilement de la vérité, et d'une logique de l'espace.

Par rapport au commentaire de Jullien sur l'herméneutique occidentale, dans le cas spécifique d'Héritier il faut ajouter, en plus du « regard » et du « dévoilement », deux traits essentiels : la construction d'un récit fondé sur l'action et la dimension polémique de ce récit comprenant des sujets de l'action et des anti-sujets qui s'y opposent. En outre, il ne faut pas oublier le rôle joué dans le déroulement de l'action par l'espace, un espace qui cache dans son axe vertical et qui aveugle par sa proximité et adhésion. Si on rappelle l'analyse par Greimas de la préface de *Naissance d'Archanges*, on se rend compte que le discours cognitif d'Héritier, à la différence de celui de Dumézil, est très chargé de sèmes figuratifs. Si chez Dumézil on avait des lexicalisations abstraites telles que « étudier », « examiner », « préciser des rapports », chez Héritier l'investissement figuratif de la dimension cognitive est au contraire très fort : « débusquer », « extirper », « fouiller », « exposer aux regards », etc. À l'*isotopie thématique* de l'espace (qui renvoie aux catégories vertical / horizontal, parcours de la surface / parcours de la profondeur) on associe l'*isotopie figurative* qui conjugue le parcours géologique vertical de l'anthropologue avec le rôle du combattant qui « débusque », qui lutte et qui exerce son propre savoir scientifique à partir de l'*axe du paraître* d'abord, pour le nier après et l'affirmer ainsi sur l'*axe de l'être*. Dans ce mécanisme sémantique complexe où des éléments topologiques se lient étroitement à la dimension de la vérité, la connaissance devient une logique narrative résumée par le vrai qui est toujours à découvrir et devient une récompense obtenue après un combat. Dans cette logique, on met surtout en relief le caractère polémique-conflictuel de la connaissance anthropologique, une connaissance où le sujet est un *opérateur* qui accomplit une performance afin de transformer un état initial de non-savoir (équivalent au manque de Propp) en un état final de conjonction avec le savoir (équivalent à la liquidation du manque). L'opération dont le sujet se charge demande un récit où s'énoncent des actants délégués à l'action du connaître et le soutien d'un allié (qui peut être représenté par des valeurs abstraites telles que la justice ou l'égalité entre les hommes et les femmes) et/ou l'opposition d'un ennemi (qui peut être figurativisé par l'adhésion aveugle ou les fausses associations).

Quoi qu'il en soit, qu'on privilégie plus la dimension polémique ou la dimension contractuelle du récit, la connaissance anthropologique a besoin d'au moins deux composantes : une transformation d'un état initial qui se réalise syntagmatiquement dans un texte et la combinaison syntaxique du savoir même avec d'autres modalités telles que le vouloir, le pouvoir et le croire. Ce dernier point est particulièrement important. C'est comme si dans l'avant-propos d'Héritier on disait que la connaissance n'est pas véhiculée par la seule modalité du savoir, une dimension associée par attribution automatique et naïve, mais qu'elle est le résultat d'un ensemble conjoint d'éléments tels que la motivation à connaître (le vouloir), la faiblesse de l'opposant (l'anti-pouvoir), la force de l'adhésion à un contrat de départ (le devoir du destinataire), le fondement des valeurs pour le sujet opérateur (le croire). En définitive, par cette stratégie on affaiblit l'idée plus banale d'une connaissance en tant que savoir en soi et on fonde cette connaissance sur une logique de la narration. En ce qui concerne la transformation, elle est encore liée à l'espace : l'acquisition de la connaissance nie le parcours horizontal et l'axe du paraître pour valoriser le parcours vertical et l'axe de l'être. En outre, la transformation a recours à la logique du regard et se focalise sur l'aspectualisation durative de l'effort : « exposer aux regards », « ce sont ces béances, ces ouvertures, qui, si nous savons les voir, permettront d'engager des actions réfléchies ». Cette dernière métaphore assigne inexorablement un rôle primordial à l'espace et au regard (ces béances, ces ouvertures) et situe également l'action dans une position de subordination par rapport au regard et au savoir. La syntaxe de la dimension cognitive implicite dans cette métaphore est la suivante : savoir → voir → actions réfléchies → acquisitions de la connaissance et conjonction avec le savoir final.

En plus du *discours cognitif*, en analysant la préface de Dumézil, Greimas avait reconnu deux autres discours typiques dans les sciences humaines : le *discours objectif* et le *discours référentiel*. Le premier, est souvent caractérisé par la dépersonnalisation et le présent temporel, c'est-à-dire des traits qui assurent le simulacre de l'objectivité ; le deuxième, est un discours qui se réfère à d'autres discours et sur lesquels il prend appui. Chez Héritier, le discours référentiel est souvent étroitement lié au discours cognitif :

« Il nous faut admettre, avec George Picard, que "l'adhérence aveugle au monde" reste le plus grand commun dénominateur des hommes, même si l'on peut ne pas tirer de ce constat les mêmes conclusions que lui, à savoir qu'il serait "inutile de refaire les choses quand elles sont faites en nous". Cette adhérence aux choses faites en nous, c'est me semble-t-il ce que j'appelle ici le fonctionnement par prétérition qui est propre à l'homme dans ses institutions, ses représentations, la vie quotidienne : les éléments principaux qui constituent notre monde ne sont jamais remis en question, dans la mesure où, n'étant pas perçus comme premiers, ou n'étant pas perçu du tout, ils ne peuvent être de ce fait questionnables ni mis en cause. Mais dans l'expression "adhérence au monde" se trouve l'adjectif "aveugle". Il y aurait déjà un grand progrès accompli si cette adhérence n'était plus aveugle. La conscience, sinon la raison, est un puissant ressort pour faire bouger les choses. » (Héritier, 1996 : 10).

On a déjà insisté sur l'importance de l'espace dans sa dimension verticale et sur la pertinence de la quête en tant que parcours du dévoilement. Dans ce passage ultérieur, l'auteur met en évidence une autre dimension centrale de la connaissance anthropologique (ou plutôt un obstacle) : la proximité. Plus exactement, on parle de l'adhérence de l'homme au monde et de ce qu'entraîne cette adhérence : l'acceptation des choses telles quelles, sans aucune remise en question de cette apparence de naturalité. Or, cette ignorance émanant de la proximité est un véritable topos de l'anthropologie de Lévi-Strauss. Plus on est proche de l'objet observé, moins on en a conscience et moins on le connaît. L'observation elle-même, pour Lévi-Strauss, dépend de la distance du sujet avec l'objet étudié. Il en fait l'élément portant du travail de l'anthropologue : « Il ne s'agit pas de la suprématie de l'observateur, mais de la suprématie de l'observation. Pour observer, il faut être en dehors. On peut – c'est un choix éthique – préférer (mais est-

ce possible ?) se fondre dans la communauté dont on partage l'existence, s'identifier à elle. La connaissance est de l'autre côté. » (Lévi-Strauss, 1988 : 214). Il faut remarquer que, à l'instar de Deleuze, Lévi-Strauss emploie le lexème « dehors ». Ce qui change est l'attribution de valeur à ces différents « dehors ». Pour Lévi-Strauss, ce lexème est souvent synonyme d'éloignement, l'éloignement entendu comme ressource pour l'observation et la compréhension. Plus loin dans le même texte, à la question de Didier Éribon concernant la signification du titre de son livre *Le regard éloigné*, il répond : « C'est un titre emprunté au japonais, qui m'est venu en lisant Zeami, le créateur du *nô*. Il dit que pour être bon acteur, il faut savoir se regarder soi-même de la façon que les spectateurs vous regardent, et il emploie l'expression de regard éloigné. J'ai trouvé qu'elle représentait très bien l'attitude de l'ethnologue regardant sa propre société, non comme il la voit en tant qu'il en est membre, mais comme d'autres observateurs, placés loin d'elle dans le temps ou dans l'espace, la regarderaient. » (Lévi-Strauss, 1988 : 249). Bien que, d'un point de vue plus général, l'influence de Lévi-Strauss en ce qui concerne le lien entre la connaissance et l'espace soit évidente, il faut aussi mettre l'accent sur la manière qu'a Héritier de se démarquer du maître et de construire son argumentation efficace. Effectivement, le discours référentiel est utilisé par Héritier comme une sorte de concession pour finalement déroger à la règle établie. Si elle admet que Picard a raison (l'homme adhère au monde) et que la vie quotidienne constitue un piège pour le regard conscient, elle affirme également qu'il est au moins possible de dissocier l'aveuglement de l'adhérence et de se libérer du joug de l'inconscience. La syntaxe de son argumentation est la suivante : admission → opposition (« mais ») → progrès partiel (« déjà ») → progrès plus grand (« conscience », « raison ») → équivalence sémantique (« conscience » et « raison » font « bouger les choses »). Cette syntaxe de l'argumentation se fonde sur l'opposition sémantique existant entre l'obscurité et la lumière, l'aveuglement et la vue et sur l'association entre la permanence (des idées) et l'aveuglement, l'adhérence et l'inconscience. En définitive, la référence à Picard sert à Héritier pour construire son argumentation et renforcer l'efficacité de l'organisation sémantique de son discours. Chez Deleuze, au contraire le discours référentiel sert de support intégral à son explication de l'invention : « l'écrivain, comme dit Proust, invente dans la langue une nouvelle langue ». Si Proust remplit la fonction de soutenir la projection dans le dedans de la langue, le recours à Beckett est utilisé pour souligner cette idée d'ouverture vers l'intérieur :

« [...] en effet, quand une autre langue se crée dans la langue, c'est le langage tout entier qui tend vers une limite 'asyntaxique', 'agrammaticale', ou qui communique avec son propre dehors. La limite n'est pas en dehors du langage, elle en est le dehors : elle est faite de visions et d'auditions non-langagières, mais que seul le langage rend possibles. Aussi y a-t-il une peinture et une musique propres à l'écriture, comme des effets de couleurs et de sonorités qui s'élèvent au-dessus des mots. C'est à travers les mots, entre les mots, qu'on voit et qu'on entend. Beckett parlait de "forer des trous" dans le langage pour voir ou entendre "ce qui est tapi derrière". C'est de chaque écrivain qu'il faut dire : c'est un voyant, c'est un entendant, "mal vu mal dit", c'est un coloriste, un musicien. » (Deleuze, 1993 : 9).

Chez Deleuze, le discours référentiel est encadré dans le discours cognitif, le recours aux savoirs des Autres devient une sorte de parenthèse sur laquelle se fonder et à partir de laquelle développer son propre discours. Le discours référentiel est réduit à quelque phrase, mais ces phrases lapidaires et synthétiques sont centrales dans l'économie sémantique de l'avant-propos : elles présentent la problématique du dedans et du dehors que Deleuze élabore en décentrant les points de vues des lecteurs potentiels. On pourrait affirmer que le discours référentiel fondé sur Proust et sur Beckett est le seul repère certain pour les lecteurs qui sont entraînés dans un démontage continu des catégories utilisées. Si on regarde de près le fragment qu'on vient de citer, on peut remarquer cet effet de mouvement et de remise en jeu des associations données. La création d'une langue dans la langue est une invention de l'écrivain qui produit du nouveau. Le découpage du

‘même’ crée l’‘autre’ : une langue dans la langue. Mais cet effet a des répercussions dans le langage permettant ainsi à Deleuze ce passage d’un élément (la langue) à un autre (le langage). Ce feu d’artifice de positionnements et de décentrement spatiaux se produit aussi, d’une phrase à l’autre, dans le reste du fragment : de la limite à la communication, de la limite asyntaxique à la limite-dehors, du langage aux visions et aux auditions non langagières, de l’élévation au-dessus des mots aux frontières entre les mots et les trous. De cette manière, bien qu’en l’introduisant, la séparation centrale entre le dedans et le dehors à tendance à s’effacer, la limite à devenir étendue, le ‘devant’ à s’échanger de place avec le ‘derrière’. Si chez Hérítier il s’agissait de dévoiler, chez Deleuze c’est plutôt l’action de forer le langage. Si enlever le voile correspond pour l’anthropologue à retrouver la raison, pour le philosophe on fore le langage pour créer une communication entre un état de santé et un état de maladie. Dans l’optique de Deleuze, même les frontières entre la santé et la maladie ne sont pas nettes. Ce jeu d’exaspération de la signification des mots, de reconfiguration nouvelle de mots (et de concepts) et de dissolution des frontières établies est aussi visible dans le fragment suivant :

« Ces visions, ces auditions ne sont pas une affaire privée, mais forment les figures d’une Histoire et d’une géographie sans cesse réinventées. C’est le délire qui les invente, comme *processus* entraînant les mots d’un bout à l’autre de l’univers. Ce sont des événements à la frontière du langage. Mais quand le délire retombe à l’état clinique, les mots ne débouchent plus sur rien, on n’entend ni ne voit plus rien à travers eux, sauf une nuit qui a perdu son histoire, ses couleurs et ses chants. La littérature est une santé. » (Deleuze, 1993 : 9).

Si Deleuze pousse les frontières des concepts à la limite du sens qu’ils possèdent ou s’il crée des associations nouvelles, dans un mouvement continu (« sans cesse ») d’invention et de réinvention, il est aussi forcé de repositionner la signification de certaines oppositions. Il dit par exemple que le « délire » est la cause bénéfique de l’invention des « figures d’une Histoire et d’une géographie sans cesse réinventées », c’est-à-dire qu’il investit ce terme de valeurs positives, mais il lui oppose « l’état clinique ». L’invention de cette opposition entre « délire » et « état clinique » subsume en réalité l’effacement parallèle des limites entre la littérature (souvent entendue comme écriture du privé et de l’imaginaire) et la vie elle-même qui englobe l’écriture. On pourrait dire, si on voulait faire usage des termes d’Hérítier, que la stratégie de Deleuze produit un ‘dévoilement’ par l’utilisation de la dissolution des automatismes assignés à la langue et aux concepts. Chez Hérítier, au contraire, on essaie de produire cet ‘effet de prise de conscience’ par le rapprochement et l’exemplification :

« Je voudrais donner ici, en avant-goût, un exemple de cette permanence aveugle à partir de croyances en des caractérisations propres aux deux sexes, et, en amont, aux cellules germinales. Dans un numéro récent d’un hebdomadaire populaire, un tableau comparatif présente les actes à accomplir pour avoir, selon son goût, un garçon ou une fille. Les laitages, jaunes d’œufs, poireaux, salade, sont jugés bons pour engendrer des filles, à l’instar des régimes prônés par Hippocrate, mais aussi dans des sociétés amérindiennes ou africaines. De façon très remarquable, les spermatozoïdes porteurs du caractère X (féminin) sont jugés plus lents que ceux porteurs du caractère Y, ce qui implique des moments favorables pour la conception, variables selon le sexe désiré de l’enfant. L’idée de cette relative lenteur et atonie du caractère X se retrouve, on le verra *infra*, sous la plume de biologistes, sous la forme de l’inertie des cellules germinales féminines qui doivent être ‘activées par le principe du masculin’. Enfin, comme dans la pensée chinoise, qui fait à cela un sort particulier, il convient, pour engendrer un mâle, de raréfier les rapports, d’éviter les éjaculations afin ‘de préserver le plus possible de Y présents dans le sperme’, et d’opérer des pénétrations profondes qui ‘favorisent la vivacité des Y’. Le langage utilisé ici – concentration, vivacité, profondeur – pour décrire le caractère masculin de la cellule illustre et conforte la définition du caractère viril supérieur de l’homme. Ce vocabulaire n’est à aucun moment mis en question : il va

de soi, et pour le journaliste qui a écrit ces lignes et pour les lecteurs, chez lesquels il rencontre une commune culture déclenchant l'adhérence à l'idée émise ». (Héritier, 1996 : 11).

Au-delà des contenus et des interprétations spécifiques, on pourrait se demander quelle est la stratégie la plus efficace : celle d'Héritier ou de Deleuze. Qui, des deux auteurs, on peut s'interroger, arrive à mieux révéler (« dévoiler », « forer ») l'automatisme des associations et la patine de non-conscience de notre adhésion au monde et aux concepts. En fin de compte, il y a de nombreuses similitudes entre les deux auteurs. Bien que Deleuze parle d'un outil tel que l'écriture, il le transforme en moyen de vie ; il s'applique à la littérature et l'assimile à la santé. Héritier étudie l'opposition du masculin et du féminin pour en mettre en évidence le caractère culturel et construit des catégories sémantiques associées de manière automatique et préconçue. Malgré les différences relatives aux domaines auxquels ils appartiennent, une finalité commune aux deux auteurs consiste à défaire les associations préétablies ou stéréotypées. La diversité s'instaure plutôt au niveau des stratégies utilisées et du type d'herméneutique appliquée. Pour Héritier, la recherche est un chemin à parcourir, un chemin qui contient des obstacles à contourner et à dépasser, une lutte pour l'exposition de la 'vérité' aux regards des autres qui ignorent la valeur de la vérité et sont pris dans le mécanisme de l'adhésion aveugle. Si on voulait résumer on pourrait dire que ce sont le 'parcours' et le 'regard', conjointement à la figure de la lutte, qui prennent une *consistance invariante* dans son discours sur la différence concernant les hommes et les femmes. Pour Deleuze, les différentes manières qu'ont les écrivains d'inventer une langue se réalisent au contraire, dans son métalangage spécifique, par un espace considéré comme 'étendue horizontale' et 'ensemble à découper', un espace où les limites sont toujours déplacées et les hommes inventeurs (dans sa terminologie : les écrivains) œuvrent pour ce déplacement du dedans et du dehors et pour la recomposition des frontières. Si pour Héritier la métaphore de la fouille est essentielle et préliminaire à l'acte d'exposer au regard des autres, en ce qui concerne Deleuze ce que fonde sont discours de l'invention serait plutôt l'espace en tant que surface et ensemble à remodeler et à reconstituer dans une multitude de dedans et de dehors. Héritier valorise le trajet et le vertical, ainsi que l'homme qui le parcourt ; Deleuze valorise le repositionnement créé par les frontières instables du dedans et du dehors et le découpage conséquent des ensembles spatiaux qui assignent une identité nouvelle. Deleuze termine son avant-propos en faisant un éloge des chemins :

« Ces problèmes dessinent un ensemble de chemins. Les textes présentés ici, et les auteurs considérés, sont de tels chemins. Les uns sont courts, les autres plus longs, mais ils se croisent, repassent par les mêmes lieux, se rapprochent ou se séparent, chacun donne une vue sur d'autres. Certains sont des impasses fermées par la maladie. Toute œuvre est un voyage, un trajet, mais qui ne parcourt tel ou tel chemin extérieur qu'en vertu des chemins et trajectoires intérieurs qui la composent, qui en constituent le paysage ou le concert. » (Deleuze, 1993 : 9-10).

Ce dernier fragment qui clôt l'avant-propos de Deleuze fait un écho poétique à l'*incipit*. Il y a ce retour au numéro pluriel du terme « problèmes » et la répétition de « les uns » et « les autres ». Ce qui est encore plus important est surtout le fil conducteur tissé par la métaphore des « chemins » à parcourir qui, malgré les divergences et les hétérogénéités, permettent au regard de se refléter l'un dans l'autre. Cette recomposition de la diversité, sans pourtant se réduire à son effacement, est mise en évidence dans les dernières lignes : l'espace représenté par les trajets produit un renvoi de ce qui est intérieur et de ce qui est extérieur, un intérieur et un extérieur vus comme un seul ensemble. Ce qui est remarquable dans cet *incipit*, et d'ailleurs dans l'ensemble de l'avant-propos, est l'absence de l'homme, d'un homme qui parcourt cet espace et qui s'approprie ces chemins. On pourrait dire que dans l'avant-propos de Deleuze l'amplification de la métaphore de l'espace s'accompagne d'un degré zéro du passage de l'homme sur son étendue. En fin de comptes, dans le texte de

Deleuze le discours objectivant et l'absence des marques de l'énonciateur vont de pair avec la modélisation d'un espace abstrait dépourvu d'un sujet qui s'y installe. Tout au contraire, dans l'avant-propos d'Héritier l'énonciateur se montre, se justifie et fait référence aux hommes et aux femmes :

« Un mot pour finir. Un certain type d'écriture, en anthropologie sociale, fait qu'on utilise le présent et la forme affirmative pour inventorier et décrire le contenu de systèmes de représentation. Je n'échappe pas à la règle. Là où j'écris : 'Le sang est le produit de la coction des aliments', il faut donc entendre : 'Pour ce peuple, le sang est censé être le produit de cette coction'. Ainsi je ne dis pas ce faisant ma vérité ou la réalité des choses, mais une interprétation particulière, qui est faite par des hommes situés dans une histoire, de la réalité qu'ils voient exposée sous leurs yeux. » (Héritier, 1996 : 13).

L'excipit d'Héritier est un rappel synthétique d'une question très complexe en anthropologie : l'autorité de la parole de l'observateur et le droit symétrique à la parole de la part des Autres (l'objet d'étude pour l'anthropologue) sont souvent, d'un point de vue épistémologique, en conflit. Cela revient à se questionner sur la place du sujet et de l'objet dans l'enquête ethno-anthropologique, surtout si l'objet est en réalité un sujet en chair et on os qu'on interroge et qui répond à sa manière et selon des conditions qu'il faut respecter. D'autant plus que le résultat d'une enquête est souvent un texte. Dans ce texte écrit par l'anthropologue – un anthropologue qui ne peut pas effacer son appartenance à sa propre culture et qui rapporte néanmoins les voix de peuples et d'individus d'autres cultures – il n'est pas facile de décider qui parle et qui a l'autorité. Paradoxalement, Héritier, qui avait défini sa recherche comme une fouille en quête d'éléments « invariants », affirme dans la fin de l'avant-propos ne pas dire sa vérité ou la réalité des choses, mais une « interprétation particulière ». Toutefois, si les hommes observés sont situés dans l'histoire, on pourrait présupposer de la même manière que l'anthropologue aussi est un observateur inscrit dans un devenir soumis à l'histoire, sauf à vouloir décréter sa supériorité, une supériorité du regard et de l'observation. En réalité, au lieu d'affirmer une neutralité du regard ou une supériorité quelconque, on pourrait considérer le savoir des anthropologues comme une 'application sur l'Autre' et en même temps 'un reflet de sa propre culture'. Cela est possible si on n'évacue pas le point de l'observateur (et de l'interprète) et on le comprend en tant qu'organisation plus élargie d'opérations actanciennes et figuratives, de valeurs culturelles saisies dans le double jeu de combinaisons syntagmatiques et d'oppositions paradigmatiques. Au lieu de considérer l'enquête en soi, il faudrait donc y inclure le point de vue de l'observateur ; plutôt que de le dégager des résultats de la seule recherche, il serait opportun d'y insérer l'observateur en tant que sujet pris dans le jeu de construction logique et narrative, argumentative et sémantique. Autrement dit, il s'agit de voir l'observateur comme si c'était un tissu d'opérations syntaxiques accomplies sur des 'ensembles' : le même et l'autre.

Dans cette optique, le savoir des anthropologues devient un objet d'étude en soi. Dans la présente contribution, on a appliqué ce point de vue qui a amené à reconnaître deux herméutiques différentes : celle d'Héritier et celle de Deleuze. Les stratégies adoptées pour les étudier (sans tomber dans le piège de l'aveuglement émanant de ses propres catégories culturelles) peuvent être très différentes. Une manière consiste à aborder une entité quelconque en la considérant comme une traduction et en la comparant avec les autres entités appartenant au même genre et/ou à des genres différents. Selon Lotman non pas seulement l'interprétation, mais « la nature même de l'acte intellectuel peut être décrite en termes de traduction : la définition de la signification est une traduction d'une langue à l'autre, et la réalité extralinguistique est, elle aussi, conçue comme une langue. » (Lotman, 1993 : 16, ma traduction). Dans cette étude, au lieu de traduire, on s'est limité à comparer : deux avant-propos de deux auteurs travaillant dans deux disciplines différentes afin d'en tirer un avantage dérivant précisément de leur diversité disciplinaire. On a un gain d'intelligibilité si on compare (et traduit) des entités du même type et/ou de type différent. Le statut de la comparaison

est reconnu en anthropologie, il s'agit là de l'appliquer au regard de l'observateur et à son acte intellectuel. Bien qu'elle soit ici circonscrite, cette application a produit un résultat surprenant : la manière de connaître d'Héritier et de Deleuze passe par une mise en forme de l'espace. Le rôle de l'espace dans la construction de leur herméneutique est central. L'espace est en outre un métalangage qui leur permet de définir l'altérité. La manière de définir l'Autre se fait chez Deleuze par la réinvention des espaces et par la dissolution de l'homologation de ce qui est l'espace d'origine et de ce qui est l'espace transformé ; la manière de définir l'Autre d'Héritier se fait par la mise en regard du couple nature / culture et le couple variants / invariants. Pour Héritier, il s'agit de construire un récit qui prévoit un antagoniste à combattre dans un espace où la vérité se cache dans la profondeur ; pour Deleuze, c'est plutôt la formalisation d'une série d'opérations syntaxique qui s'appliquent à la transformation de l'espace. Si pour Héritier la finalité du combat consiste dans l'exposition aux regards des autres, une exposition qui révèle les associations préétablies et fausses ; pour Deleuze, l'opération de base réside dans la mise en relief de l'extrême, dans l'acte d'aller vers la limite elle-même transformée par la communication d'un dedans et d'un dehors, par la dissolution des frontières conceptuelles.

A ce niveau, il serait fructueux d'élargir cette perspective aux autres textes d'Héritier et de Deleuze. Ici, on n'a fait qu'une analyse de leur avant-propos, et même cela soulève des questions inattendues. D'une part, il faut se demander quels sont les traits spécifiques des avant-propos ; et d'un autre côté, il faut se poser la question de leur rôle dans l'expression de la pensée d'une culture. S'il est vrai que la fonction d'un avant-propos consiste à anticiper et résumer le texte qu'il introduit, il est moins évident qu'il présente également une théorie et une pratique de manière exemplaire, une sorte de manifeste du dire et faire d'un spécialiste d'une discipline. Dans ces manifestes de la pensée individuelle (Héritier et Deleuze) et collective (la France et l'Occident), la métaphore joue un rôle essentiel. Plutôt que de l'isoler et de l'analyser comme un fait linguistique parcellaire et indépendant, on a préféré mettre en relation le tissu des traces qu'elle possède avec l'ensemble du texte qui l'accueille. Cela vaut pour la figure de l'espace, mais aussi pour la figure de la 'profondeur' et du 'vrai'. Si les métaphores contiennent à la fois un imaginaire personnel et collectif, cet imaginaire est mieux révélé dans l'explicitation des positionnements des valeurs à l'intérieur des métaphores et dans la totalité du texte. En ce qui concerne certaines catégories représentées dans les avant-propos analysés, la place occupée par la 'profondeur' et le 'vrai' (Héritier) et par la 'frontière à dissoudre' et l'intérieur / extérieur (Deleuze) sont pertinentes. On pourrait terminer justement par cette dernière considération concernant la sémantique et la rhétorique. La 'profondeur' et le 'vrai' s'associent, pour Héritier, au procédé de la présentation des alternatives par opposition bipolaire ; la dissolution des frontières et la reconversion sémantique du couple intérieur / extérieur, pour Deleuze, s'accompagnent à une logique du mouvement et de la fuite. Cela est explicable par la valence de la pensée des auteurs étudiés et par la liaison qui s'instaure entre une sémantique de la culture et les stratégies argumentatives qui la soutiennent. Souvent, en anthropologie on les a pris en compte séparément, il faudra peut-être renoncer à cette frontière pour mieux comprendre les mécanismes complexes des textes et des cultures.

Bibliographie

- Deleuze, G. 1993. *Critique et clinique*, Minuit, Paris.
- Foucault, M. 1971. *L'ordre du discours*, Gallimard, Paris.
- Greimas, A. J. 1983. *Du sens II*, Seuil, Paris.
- Héritier, F. 1996. *Masculin / Féminin. La pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris.
- Jullien, F. 1995. *Le détour et l'accès. Stratégies du sens en Chine*, en Grèce, Grasset, Paris.
- Lévi-Strauss, C. 1988. *De près et de loin*, Odile Jacob, Paris.
- Lotman, J. M. 1993. *La cultura e l'esplosione. Prevedibilità e imprevedibilità*, Feltrinelli, Milano.